
PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

Henry Fèvre : *Indications politiques.*

Charles Sluyts : *L'Association pour l'Art.*

Jean Ajalbert : *En Auvergne. La Ville de Gerbert.*

Gabriel Mourey : *Pour la Foi.*

Francis Vielé-Griffin : *Entretiens sur le Mouvement poétique.*

Paul Adam : *Critique des mœurs.*

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

Tous droits réservés.

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS.	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	— 8 francs.

Le numéro : 60 centimes

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB, 8, rue Saint-Joseph, Paris.**

INDICATIONS POLITIQUES

Le militarisme nous a fait prendre dès l'adolescence en horreur le mot de théorie; rien qu'à prononcer ce terme de caserne nous revoyons tout de suite le petit livre bleu, ânonné par les caporaux, compulsé par les sergents, récité par les officiers, en face du troupeau des fantassins transis, et dont une discipline guerrière s'autorise pour torturer et avilir les hommes selon les règles. Il nous a été difficile dorénavant de concevoir une théorie autrement que comme la chose du monde la plus inintelligente et la plus mesquinement despotique, sous une forme tracassière et crasseuse. Qu'il s'agisse de la théorie d'un ministre de la guerre, d'un philosophe, d'un écrivain, d'un politicien, la même répugnance nous prend, le même style de consigne se manifeste et le caporal apparaît, avec le même geste épais, vaguement esquissé, de deux

EX
904
227

879433

doigts lourds de pédant ou de gendarme qui meurtrissent à le tenir le papillon délicat d'une idée.

En politique c'est encore pis. Là plus qu'ailleurs, la servilité à une théorie quelconque doit paraître inacceptable. En métaphysique encore il est permis de penser en l'air, dans l'espace, et de construire des architectures de logique et d'hypothèse, comme en mathématique. Mais en ce qui concerne la vie quotidienne et détaillée de plusieurs milliers d'hommes, les besoins moraux et matériels des nations, avec les attaches qu'ils tiennent du passé et ce qu'ils comportent déjà d'avenir, comment enfermer la question de leur existence dans un système et vouloir faire tenir dans une formule le secret de leur bonheur, infiniment complexe et contradictoire? Les anarchistes à première vue sembleraient tout d'abord les sages, à supprimer toute théorie et à laisser cette humanité se débrouiller d'elle-même. Mais ils ont pourtant leur marotte et c'est une théorie aussi que celle de vouloir se passer à toute force de toute autorité, une théorie comme une autre, qui a son côté impératif à elle et son absolu fanatique.

Le malheur pourtant est que les théories sont actuellement très considérées en politique; ce ne sont que nomenclatures sèches et définitions pédantes en *ismes* et en *istes*; les passions et les besoins des hommes y sont catalogués comme une collection d'herbes mortes. Et à peine avez-vous manifesté l'intention modeste et balbutiante de vous intéresser aux choses politiques, qu'on cherche à vous imposer un classement. Il faut savoir de quelle théorie en *isme* vous êtes, et que vous en ayez une. Et c'est tout de suite la question brute posée devant vous, le poing sur la hanche, comme une commère :

— De quel parti êtes-vous?

Et si on a l'air de réfléchir :

— Surtout pas de biais, pas de jésuiterie, pas de manigances... Allons, hop, répondez.

Et pour nous, aventureux jeunes hommes, qui arborons à qui mieux mieux des cocardes d'avant-garde, et qui parlons si volontiers de réformer la société, il semble qu'il n'y ait pas de choix et que nous devions opter forcément entre les deux grandes idées sociales actuellement en cours et en tête, le socialisme d'Etat et l'anarchie, Karl Marx et Kropotkine.

Eh ! bien non, ni l'un ni l'autre. Nous n'ignorons pas qu'il y a de bonnes choses dans l'un et dans l'autre, un idéal de solidarité dans le premier, un idéal de liberté dans le second, tous deux très beaux. L'ensemble de l'un comme de l'autre ne nous satisfait pourtant pas et ne nous semble pas réalisable. Nous ne sommes pas pour les blocs. Et nous ne voulons pas perdre de temps et stériliser nos espérances de société meilleure sur des chimères.

Nous savons d'ailleurs à quel effréné fonctionnarisme, à quelle léthargie de toute initiative individuelle, à quel mort de tout travail et de tout effort, à quelle passivité de troupeau humain, à quel révoltant despotisme social aboutirait le socialisme d'Etat intégral. Plus qu'une énorme machine où l'homme serait un rouage à laquelle l'impulsion manquerait. Système si insupportable qu'il ne durerait pas une année et sombrerait, à la première révolte, dans son contraire même, l'anarchie. Autre absolu qui, en déliant le faisceau humain, livrerait l'humanité disséminée, telle que nous la connaissons et que l'a faite l'histoire, à une lutte d'appétits et d'instincts, à une telle débandade et à un tel désarroi qu'il verserait à son tour dans son contraire, la dictature.

Telle me semble la logique des deux systèmes, telle

elle a semblé à peu près à M. Paul Adam dans son excellente critique parue dans la *Revue blanche*.

Ni socialistes, ni anarchistes. Alors quoi?

Des faits, des soulagements immédiats, des réformes positives.

Ceci, si vous voulez, entre bien d'autres choses à trouver. Tout d'abord empêcher les gens qui meurent de faim de mourir en effet de faim. Dans mon enfance bourgeoise, j'ai souvent entendu dire : « Ça n'est pas vrai, personne ne meurt de faim aujourd'hui. » C'était une illusion : c'est par milliers que des hommes meurent d'inanition. Il en tombe déjà plus fréquemment qu'on ne croit dans la rue et dans les fossés. Il y a là dessus des statistiques effrayantes. Mais ceux qui se suicident faute de pain sont aussi nombreux et ceux qui agonisent de nourriture insuffisante sont en foule. Eh bien, là, nous n'avons que faire de théories. Il est d'une justice et d'une humanité élémentaire de couper court à cette famine latente, permanente qui décime le peuple. Qu'on prenne l'argent et le pain où on pourra, où on voudra, où il y en aura, peu m'importe. Je serai tout ce qu'on voudra pour ça, socialiste, anarchiste, voleur, n'importe quoi. Du pain, voilà tout. Et pas demain, tout de suite. Les moyens? Par tous les moyens. On trouve bien celui de nourrir un million d'hommes culottés de rouge pour servir aux parades. On peut bien trouver celui de nourrir des gens dont la plupart travaillent et ne demandent qu'à travailler.

Ce serait donc si difficile d'organiser par commune ou par arrondissement des distributions quotidiennes de soupe à tous les faméliques qui viendraient en demander! De l'argent, prenez-en aux riches, réquisitionnez, imposez sur le revenu; n'ayez pas peur, allez-y. Que tout le monde mange d'abord. On ne demande pas des

ortolans, mais qu'on mange. Nous verrons à réformer après.

Ou encore cette autre chose.

Vous avez passé déjà auprès de ces grandes usines noires qui ont l'air fendillées de feu; au dessus de hautes cheminées font flamber dans le ciel une flamme de punch; c'est un enfer là-dedans, des masses de métal entrechoquées résonnent; des engrenages remuent des pattes de monstres; on trime, là-dedans, quatorze ou quinze heures, dans une température atroce, dans la poussière de feu, sous la bouche des fournaies, à remuer du fer rouge. Jamais de répit. L'alcool devenu nécessaire à la vie forcément écourtée brûlée, dévorée dans ce travail de meurtre.

Eh bien, ici, n'hésitons pas, soyons socialistes d'Etat. Le seul remède actuel possible ne peut venir que d'une loi, n'est-ce pas? Limitez les heures de travail, imposez un minimum de salaire, que l'homme ait le temps de souffler, de se lever, de respirer et de penser un peu, s'il en a le courage. Après on verra. D'abord au plus pressé. Repos.

Ainsi de suite. Occupez-vous des détails. Prenez l'homme social tel qu'il est, avec ses souffrances et sa servilité; diminuez ses souffrances, rendez-le plus libre. Si c'est un monopole à supprimer ici, supprimez-le. Si c'est une liberté, comme celle de ne pas être soldat, si le cœur ne lui dit pas, soyez libéral, donnez-lui cette liberté, ne faites que des armées d'engagés volontaires. Si au contraire, un acte d'autorité paraît utile pour la protection des faibles contre les forts, soyez autoritaire. N'ayez en vue que l'allègement et l'indépendance du faible en face du fort. Les forts le seront toujours bien assez pour se défendre.

Foin des théories en un mot. Toute théorie absolue

est étroite et inhumaine dans son ensemble et il y a du bon dans chaque.

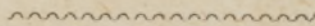
Il faut prendre le bon et rejeter l'ensemble, travailler à faire la vie sociale chaque jour plus matériellement heureuse, plus facilement intellectuelle, plus individuellement libre, et comme on pourra, par les moyens les plus contradictoires, en dehors de tout catéchisme. Anarchistes quand l'occasion s'en trouvera, socialistes, quand il sera utile, possibilistes de tous les idéals sans être les sectaires d'aucun.

Et surtout pas de politique pure..

Nous savons très bien que l'humanité contemporaine n'est capable de vivre que sous la forme gouvernementale. Gardons le gouvernement tel qu'il est, nous qui avons la chance relative d'avoir une république que chaque génération peut *faire à son image* et animer de son esprit. Qu'il y ait un Sénat ou non, un président ou non, peu importe. Au diable les révisions, les révisionnistes, tous les politicards! C'est temps perdu et aubaine de charlatans que cette casuistique sur les constitutions.

Pas de politique. Pas de théories. Des réformes sociales effectives. Voilà seulement ce qui importe et ce qui presse.

HENRY FÈVRE.



L'Association pour l'Art

C'est d'Anvers qu'il s'agit et cela peut paraître étonnant!

C'est d'étonnement aussi que furent saisis les esthètes de Bruxelles et d'ailleurs lorsque la nouvelle arriva que la Métropole commerciale allait prouver son émancipation en inaugurant une série d'argumentations d'art, en expositions, conférences et auditions musicales.

D'un groupe très fermé, très avant-garde, est née l'*Association pour l'Art*, groupe qui, il y a six ans, entreprit une première et unique tentative sous le nom de *Art indépendant*.

Aux deux noms restant d'alors, Nay Elskamp et Henry Van de Velde, il convient d'ajouter pour l'heure ceux de Victor Compyn, Charles Dumercy, George Morren et Georges Serégiers. A ces six individualités nous devons les rares et sublimes manifesta-

tions d'art dont Anvers jamais aie eu à se rendre estime ; individualités organisatrices, elles ont permis à tels peintres ou artistes de rassembler en une même et solidaire foi des œuvres vilipendées par les juifs du temple, honnies parce qu'elles claironnaient révolution devant la sacro-sainte Routine.

Souffrant d'une dyspepsie aiguë, notre balourd public frisa d'apoplectiques heures ; c'était déraison pour lui que d'attacher même une attention fortuite à toute œuvre qui ne corroborait pas pour la belle continuité indigeste de l'école flamande, grasse de chairs rubéniennes ; nos monumentaux quotidiens, qui vivent sur la cote de la Bourse et sur la plus ou moins-value des salaisons d'Amérique ou de quelque grande affaire à émousser d'une République Argentine ou autre, fulminèrent contre les intrus qui argumentaient d'art novateur, et blasphémèrent au point d'honorer quelques d'entre nous d'épithètes sonores telles que « malfaiteurs » et « criminels ». « Malfaiteurs », sans doute parce qu'il nous plaisait d'avoir une esthétique personnelle, et « criminels », sans doute parce que, de nos deniers, et de notre foi, et de notre vouloir, nous soutenîmes et encourageâmes cette esthétique.

Aussi pour des raisons autres, les initiateurs de l'*Association pour l'Art* valurent des insultes. C'est que sans aucune espèce de confraternelle entente, ils choisirent les adresses d'invités à lancer parmi ceux qui, aux XXX, de Bruxelles, ou aux *Indépendants*, de Paris, prouvèrent personnalité suffisante pour trouver portes closes aux expositions officielles et subsidiées. Rien n'indispose autant que le dédain établi envers certaines marques de peinture, et l'orgueil dont on se revêt — la belle statue d'Orgueil aux chevilles de laquelle les provinciaux roquets aboient — ren-plus ample et plus inaccessible une incontestable

puissance et une insultante beauté. Aussi, parce qu'il nous tenait au cœur de désabuser ceux de la toute bonne volonté, ceux qui, par la lecture d'hostiles articles à tout ce qui était émancipateur, avaient été dévoyés, au profit d'une artisanerie mercantile et rapporteuse, surtout pour ce, fûmes-nous souillés, parce que nous obstruions la bonne digestion de certaines divinités augurales et que nous mettions en garde, contre d'insolites et intéressées campagnes, ceux qui ne demandaient qu'à bien voir.

Et, à cette heure, gloire est née. Victoire n'est pas gagnée certes, mais du moins l'*Association pour l'Art*, par ce qu'elle a fait et fera, a prouvé son utilité, et si victoire n'est pas gagnée, c'est que l'on ne se débarrasse pas, en une couple d'années, des maudites herbes malsaines de l'arriérisme, ni de la mauvaise graine des esculapes du journalisme.



En ces deux années de loyal et fertile combat, l'*Association pour l'Art* parvint à grouper autour de son écusson symbolique les artistes d'art qui jamais ne furent cymaisés à Anvers.

Ne limitant point son cycle évolutif aux seuls artistes vivants, mais désirant aussi d'un siècle défunt réaliser des souvenirs, elle invita, l'année dernière, M. Michotte à prêter sa merveilleuse collection d'estampes japonaises du maître *Hiroshighé*, le supérieur paysagiste, et, cette année, M. Bing, de Paris, d'apporter son précieux appoint d'œuvres de *Outamaro*, le peintre des Maisons vertes, suivant Edmond de Goncourt. *Outamaro* débuta, vers 1775, par l'illustration du *Kibioshi* (Livres jaunes, tirant leur nom

de la couleur de leur couverture), œuvre qui contient des histoires et des contes, et qui constitue ainsi, chose à remarquer importante, un parallélisme entre les livres de Walter Crane, en Angleterre, actuellement. Et ce que les japonisants semblent avoir peu remarqué, c'est que, dans des œuvres plus réfléchies, *Outamaro* ait étudié, d'attention très particulière, les attitudes d'enfants, alors que chez d'autres peintres japonais l'enfant toujours ne vient qu'accessoirement dans la composition, et comme motif d'agrément décoratif, ou d'ornementation des vides de l'estampe.

M. Georges Lemmen fut sollicité pour la série importante et quasiment inconnue de lavis et d'aquarelles de feu Constantin Guys, ainsi que le poète Emile Verhaeren pour ses lavis spécialement, et ainsi émergea pour un jour un artiste si blasphémé pour les scènes érotiques que son pinceau mouilla. De même que pour le plus puissant et indépendant révolutionnaire qui jamais fut, Vincent van Gogh, on pria de certains propriétaires et d'héritiers le permis de mise en cymaise des *Moissonneurs*, de la *Nuit étoilée*, et de dessins aux tortionnaires lignes de fontaines s'abatissant en des vasques et de mirifiques éclosions de jardins inouïs.

Aussi conviendrait-il de citer immédiatement Georges Seurat avec les *Poseuses* et le *cheval de Gravelines* et autres théoriques œuvres du pointillisme, car aussi d'évocatoire, vers un travail interrompu brusque et pour jamais, cette rétrospective parcelle d'exposition s'instaure, alors qu'il eût fallu ne devoir écrire le nom de Seurat ailleurs qu'aux lignes accompagnant les peintres luministes de *l'Association pour l'Art*, mais hélas ! aucune nouvelle synthèse ne nous viendra encore de Georges Seurat.

Les théories luministes, de par leur puissance

rationnelle d'uniques recherches de tonalités supratenuës, certes, réjouirent le principe de la nécessité de la purification de l'œil; mais peut-être, — on le contestera, qui sait? — laisseront-elles à l'aspect de l'œuvre d'art une sorte de primitivité maladroite en conséquence de la pauvreté objective de l'œuvre d'art, même, c'est-à-dire, la simplification presque totale du site ou du milieu à représenter; de fait, en les tableaux de Seurat, Signac, van de Velde, Edm-Henri Cross Horren et d'autres, l'entier dénuement du panneau ne serait-il indice d'impuissance de réalisation picturale, ou tout au moins de défaillance vis-à-vis d'un trop compact emmeublement de la toile? Toutefois nous objecterons que tels peintres, en œuvrant de la sorte, voulurent se contenter de la prise en considération des seules grandes lignes de leurs sujets, établissant ainsi, en quelque sorte, la synthèse de chacun d'entre eux, généralisant, pour l'unique fois que leur pinceau y toucha, la conception de sujets et pour obliger les autres de n'y plus songer après eux. D'intention très louable serait cette pensée; elle prouverait en faveur de la conception de l'œuvre d'art rendu par le Symbole simple, autant que les Symbolistes prouvent leur esthétique en symboles hiéroglyphiques, mais compréhensifs aux cerveaux initiés; en outre, cette pensée irait-elle en parallèle des doctrines généralisatrices d'un mouvement actuel et contemporain de vues d'en haut, pour saisir globalement les conséquences des faits et gestes d'une humanité, et l'évolution, ainsi que les arrêts et les désirs vers la plus répartitive justice, de cette humanité même. Néanmoins que de telles aspirations de non formulées qu'elles furent, il se peut aussi que jamais elles ne hantèrent l'esprit réalisateur des œuvres des pointillistes.

Ce qui pourrait donner une vérité fictive à notre dernier dire, c'est que Théo van Rysselberghe, en son portrait de jeune fille exposée cette année à *l'Association pour l'Art*, déjà va plus loin que ses pairs dans la réalisation des accessoires, et ici il ne saurait être question de défaillance, car l'œuvre fait preuve non seulement d'une rare sérénité de l'œil du peintre mais aussi d'une rare, et presque invue, dextérité du pinceau, de plus d'une probité. De la généralisation des lignes nous subissons toujours l'ampleur, mais, outre celles qui forment le squelette nécessaire de l'œuvre, nous y découvrons d'autres qui les agrémentent et les commentent en quelque sorte, et, partant de là, nous nous acheminons, à nouveau, dans une œuvre spécialisée.

Aux réjouissantes pages de l'unique Lumière, *l'Association pour l'Art* a tenu d'opposer celles plus mor-tiférement belles du Symbole pur, prouvant ainsi un éclectisme puissant pour l'éducation du spectateur, et un hommage à son indépendance. Pour ne parler que de ceux d'inoubliable essence, nous nous arrêterons à Jan Toorop et J. Thorn-Prikker ; et citerons Bauer et M^{lle} Marguerite Holeman. Il nous revient que Jan Toorop est suffisamment connu à Paris pour nous attarder à sa spéciale optique d'interprétation ; toutefois, conviendrait-il d'établir non un parallèle entre ce Javanais et ce frère du pays adoptif la Hollande, le Hollandais J. Thorn-Prikker, non un parallèle, disons-nous, mais bien une simple association, car là où Jan Toorop se noie d'hétéroclites visions, leur donnant presque toujours une signification d'épouvante ou de misère et pour cela sans aucun doute recéleuses de patrimoines inestimables d'états d'âme, J. Thorn-Prikker plus détaché de toute immédiate connexité avec la matière, diapre ses lignes et ses courbes

vers un béatifique ensemble de virginité, de pudeur et de piété. Hautement rédemptrices, les œuvres de J. Thorn-Prikker sont lacérées de courbes majeures et mineures, qui toutes évoluent vers des points initiaux différents, non sans avoir subi un emmêlement d'abord des montées et des descentes, et, peu à peu, à mesure que le clair se fait dans le cérébral travail du passant, ces courbes personnifient des vierges et des saintes délicieuses et diaphanes qui hissent leur héraldique sveltesse au milieu de parterres de fleurs insoupçonnées, puis, fuyant hors le cadre, laissent à l'interprétateur accidentel toute la gloire du rêve entrevu, qu'il lui faudra achever pour saisir l'émotion en son entièreté. Et nous ne croyons blasphémer, ni pour l'un ni pour l'autre, si nous disons que peut-être bien J. Thorn-Prikker réaliserait les seules œuvres, en quelque sorte dévotieuses, qui, par leur extraordinaire loin de conception, interprèteraient les symboles de Maurice Mœterlinck efficacement, ce, au détriment des enluminures de Maurice Denis qui n'interprètent point, et qui, en somme, ne sont que des adaptations par trop saisissables pour des livres hors de temps et de lieu, des livres éternels et d'Humanité. Ce qui concourt encore à souhaiter la rencontre de ces deux spéciaux artistes, c'est bien la tentative faite, il y a quelques jours, à l'unique représentation à Paris de *Pelléas et Mélisande*, où l'on voulut substituer au décor conventionnel des coulisses une harmonisation de couleurs et de lignes afin de hiératiser l'ambiance des personnages. Et c'est justement cette harmonisation de défaillantes nuances et de lignes indécises même qui unifient les œuvres de J. Thorn-Prikker.

Après la prise en considération des deux éléments picturals qui ont orné l'*Association pour l'Art* — en citant, pour mémoire les quelques œuvres de sculp-

tures de Constantin Meunier, Georges Minne, Alexandre Charpentier et Paul Dubois — nous nous arrêtons aux tentatives d'art industriel et à ses applications.

Pour désemmorniser les rues, distraire les yeux des odieux affichages où s'étalent de grossières réclames à fendre l'âme, telle est leur outreucidante bêtise, Jules Chéret imagina la chatoyante gaieté de ses aquarelles et M. de Toulouse-Lautrec ses plus sombres et plus perverses symphonies de lithographies et d'affiches. Ils réussirent pourtant, ayant choisi leur monde en des centres presque identiques, à se différencier complètement par suite de leur très individuelle observation des aspects frappants d'une foule ou d'une silhouette; mais aussi leur mode de rendu divorce, car là où Chéret n'entrevoit que la gracieuse coloration d'une tunique affriolante et impudique, de Toulouse-Lautrec approfondit et dissèque la figurine d'amour et arrive par déductions synthétiques à créer un type qui, par la suggestivité et son ampleur de vice, résume tout une catégorie d'êtres.

Walter Crane se spécialise en des *Picture Books* et des allégories telles que *Triomphe du Travail* et *Glorification de la Commune*, tandis que Georges Lemmen dessine des couvertures de livres d'art avec une compréhension belle et personnelle.

Cependant de par leur nature même, les œuvres de ces quatre derniers artistes ne se rapprochent des utilités industrielles que par leur facture d'art — n'a-t-on pas dit que l'art était inutile en son essence? — et plus loin visent d'autres artistes en réalisant, qui des postiches, qui des vitraux, qui des broderies, et, cette fois, nécessairement, puisqu'il s'agit d'objets qui ont leur immédiate utilité d'ornementation, nous entrons dans l'industrie appliquée à l'art.

Et vraiment il serait à souhaiter que Aug. de la Herche avec ses grès flambés, Henry Van de Velde avec sa riche et éblouissante broderie prétextant d'une « Veillée d'anges », etc, Thys, avec ses vitraux, puissent provoquer un mouvement en faveur du désenlaidissement de nos étagères et de nos appartements, alors que Henri Cros — comment trouver un mot assez joli pour les dénommer — avec ses figurines en pâte de verre, les pointillerait de ci de là d'une délicate orfèvrerie de Sèvres, laissant à Alexandre Charpentier tout le bénéfice de nous verser des vins d'idéal hors ses fiers pots en étain.

* * *

Voilà, en cursives lignes ce que l'*Association pour l'Art* a fait à Anvers : une protestation vigoureuse contre l'éternelle hostilité dont les quelques rares esthètes d'ici sont en but, l'éveil dans la torpeur du public. Cependant, avant de quitter ces pages, souvenons-nous d'une innovation qui compte également dans le domaine de l'émancipation : c'est, non pas de s'être contenté d'exposer des œuvres novatrices mais encore d'avoir forcé le public à se convaincre de la réelle manifestation nouvelle qui passe au dehors, c'est-à-dire, de lire les revues et les périodiques où l'Art nouveau est défendu par les hommes jeunes et vigoureux qui lui ont voué confiance et foi. Et c'est ainsi qu'outre les conférences telles que celle de Maître Edmond Picard sur *l'Evolution de la poésie nouvelle en France et en Belgique*, les visiteurs — avaient-ils la mine de gens égarés ! — ont pu apprendre à connaître le *Mercur de France*, la *Revue Blanche*, l'*Art dans les deux mondes*, la *Société nouvelle* et les *Entretiens politiques et littéraires* enfin et d'autres encore, et cette étape dans la progressive extension de nos principes et de nos aspirations d'art méritait d'être notée.

CHARLES SLUYTS.

EN AUVERGNE

LA VILLE DE GERBERT

« *Donec optata veniat...* »

Jusqu'à ce que la Mort désirée vienne.

J'imagine qu'il n'y avait, dans ce souhait inscrit au portail sculpté d'un hôtel de la rue d'Aureinques, où la Mort est ainsi sollicitée de pénétrer, qu'une passagère bravade — comme tout le monde se donne au diable à de certains jours — un de ces inutiles défis que l'Inexorable ne relève qu'à son heure, toujours sûre du dernier mot. Je croirais même que celui qui avait proféré cet appel — des choses qui se disent, mais qu'on ne pense guère — et l'avait fait marquer en pierre au fronton de sa demeure ne tarda pas à espérer dans son for intime que son invitation ne serait

acceptée que le plus tard possible. Le chagrin le plus cuisant se refroidit à la longue. Que de peines mortelles — auxquelles on ne succombe pas ! Et puis, il devait tenir à sa douleur ou à sa haine de vivre, le propriétaire qui l'avait si confortablement installée. Il dut vite cesser d'avoir tant de hâte à s'en départir. Comme j'y logerais bien les miennes, de peines, pensé-je, devant cette maison, une de ces maisons simples d'extérieur, qu'on devine au-dedans spacieuses, pièces vastes, hauts plafonds de poutre, profonde cheminée — comme on doit y prolonger jusqu'à l'extrême vieillesse, non sans contentement les plus rares amertumes ! Que l'on serait bien ici à attendre la noire visiteuse — oh ! *sans presse*, comme ils disent — derrière cette façade où je me suis arrêté à déchiffrer la phrase, que le temps fort sage a usée, en effaçant le milieu, *donec... ta veniat...*

Donec veniat, en attendant qu'Elle vienne, puisqu'Elle doit venir, oui, je me résignerais bien à dépenser mon lot d'existence dans cet Aurillac que j'avais jugé plutôt mal tout d'abord...

Saint Géraud me pardonne ! D'ailleurs, je suis revenu si vite de ce jugement téméraire ! Et puis, nous sommes sujets à l'erreur, tellement (ce n'est pas neuf, mais toujours excellent à répéter, précaution utile entre toutes, au moment de rédiger des notes de voyage) nos impressions si variables : girouettes au gré du vent qui souffle — et qui souffle pour tout de bon, ici, le vent de la montagne ! — nos sensations si fragiles, modifiées suivant que nous nous levons de table, ou que nous sommes tiraillés par la faim, notre cerveau, l'orgueilleux cerveau, en somme, captif de tant de lacets et de cordons, par lesquels il commande, mais qui l'enchaînent au corps, notre humeur de tout le jour grevée de ce que nous avons dormi, bien ou mal !

Or, je n'avais reposé ni peu ni prou.

Je descendais les membres rompus, courbaturé, du train qui mène d'Arvant à Aurillac, toute une portion de réseau abominablement desservie par la compagnie qui l'exploite... Vieux matériel, wagons de rebut qu'on réserve à cette traversée de l'admirable massif cantalien, et l'on s'étonne de la rareté des touristes! Voyage affreux, qui serait l'un des plus faciles, l'un des plus beaux du monde, avec des voitures proprement suspendues, et de ces compartiments-terrasse, par exemple, comme ceux du Saint-Gothard, balcons vertigineux d'où l'on assiste à cette escalade fantastique de lacs et d'alpes, dont l'âme et les yeux restent pour éternellement enchantés — d'où les yeux et l'âme les plus épris de la Suisse, des Pyrénées, les plus épris de partout, ne s'abaisseraient pas sans surprise et sans admiration sur tant de merveilles à peu près inédites, ignorées des Français même. Hélas! au lieu de jouir à l'aise du prodigieux changeant décor où court la voix ferrée (tantôt dans la vallée et le long des rives tourmentées de l'Alagnon; plus tard par ces défilés abrupts où dévalent des torrents farouches, par ces couloirs étroits creusés dans le roc, ou bien à travers ces mornes sapins) avant de déboucher par la hardie percée du Lioran dans les magnificences de la vallée de la Cère; au lieu de pouvoir se pencher sur la fuite des paysages sans cesse renouvelés, sur le déroulement prestigieux des horizons, cueillir au passage la vision des villages, des châteaux, tapis dans les creux, étagés sur les pentes, piqués sur les hauteurs, au lieu de cela, il faut tout bêtement se rencoigner, songer à se caler, à se garer de la violence des chocs qui vous ballottent, vous projettent d'une banquette à l'autre : un tangage et un roulis de bateau dans la tempête, une trépidation

effroyable, à croire que c'est le sol qui s'ébranle, le volcan qui s'étire — et que l'on roule sur un tremblement de terre...

Saint Géraud me pardonne, implorai-je, ma prime opinion, formulée de la gare sur l'aspect plutôt neutre de la ville.

Si je m'adressais à saint Géraud, de préférence, vous vous doutez de la raison.

Je me souvenais que saint Géraud est le patron d'Aurillac (1).

1. C'est de la fin du ix^e, du commencement du x^e siècle où naquit le comte Géraud, où fut fondée son abbaye (d'où devait sortir, entre tant d'autres grandes figures, celle de l'universel Gerbert) que date authentiquement la vie de la cité qui s'aggloméra autour du célèbre monastère... Jusque-là, il n'apparaît pas irréfutablement qu'Aurillac ait existé. Quelques monnaies rencontrées dans des fouilles peuvent faire présumer une station romaine, sous les empereurs, sous Marc-Aurèle, ou Aurélien, d'où l'étymologie. Mais il n'en est question nulle part dans la guerre des Gaules. Quant à l'époque franke, pas d'autres traces que celle-ci : une croix — en face de l'énorme tilleul de Sully, — la « *Croux-Malli* » qui indiquerait l'endroit où se tenait le *mal* ou *mallus*, sorte d'assemblée judiciaire : maigre témoignage ! Mais, depuis saint Géraud, le chef-lieu actuel du Cantal peut prouver, par pièces et archives, la suite de ses destinées, ses annales, heureuse et non, tour à tour. Splendeur de l'abbaye dont la science brille si puissamment sur la chrétienté : en effet, le roi Robert, fils de Hugues Capet, s'y rendait en pèlerinage ; le pape Urbain II en consacrait l'église en revenant de prêcher à Clermont la première croisade ; le souverain pontife Calixte II y séjourna ; au xiii^e siècle un couvent des Cordeliers s'y établit, qu'inaugura saint Antoine de Padoue. Mais tout ce puissant éclat déjà s'est terni, aux luttes pour les franchises communales, toute cette fortune périclité et s'abîme, aux guerres des Anglais, aux pillages qui longtemps après continuèrent de désoler le pays, aux guerres de religion enfin : prise et sac de la ville par les Huguenots, destruction du monastère et des couvents, effroyable revanche de la Saint-Barthélemy ; désormais, l'histoire d'Aurillac n'a plus guère d'autres éphémérides que celles de la province et du royaume.

Certainement, saint Géraud me pardonne. Il aura compris que c'est un peu la mémoire de sa fameuse abbaye, et la somptueuse vision du passé héroïque d'Aurillac, qui contribuèrent à mon désappointement, éphémère devant une ville de bâtisse toute moderne, qui s'étalait à ma vue sous un ciel bas et sombre, avec des toits monotones, d'où n'émerge que le clocher de Notre-Dame des Neiges. Ville d'aujourd'hui, d'hier, sans relief d'autrefois. Car, de jadis, il ne demeure pas de vestiges. Interrogez : les Anglais... les Huguenots... la réponse ne varie pas, revient d'ailleurs, devant chaque ruine de l'ancienne Haute-Auvergne ; souvenirs aigus, encore, dont il semble qu'à peine la terreur s'efface ; et puis, la Révolution... Mais surtout les Anglais, les Huguenots, — les z-huguenots prononce-t-on.

Cependant, Aurillac n'est rien moins que terne, dans une situation splendide — qui se révèle à présent que le soleil a bien voulu luire, tout d'un coup, — à l'entrée de la vallée de Mandailles, abritée des collines du bois de Lafage et du Roc Castanet, en face de l'immense plaine mamelonnée, qui propage ses houles de terrain vers le Lot ; et, tournez-vous, c'est le Puy-Mary qui, là-bas, là-haut, étage ses plans majestueux, arque sa double cime dans la nue... Et, entre cette immense plaine, comme la mer, d'un côté ; à l'opposé, la montagne qui se hausse et s'élançe, cela ne manque pas de grandeur, cette ville-là, sans faste, prostrée, en sujette, à la marge des monts dont l'indicible majesté s'étend sur elle...

En effet, Aurillac ne présente guère en édifices que les bâtiments officiels exigés d'un chef-lieu de préfecture.

Voici le *Palais de Justice*, d'architecture sévère, comme il convient à ce genre d'habitation : même,

rien qu'à passer devant, tant la façade est revêche, on devinerait, je crois, que la personne qui habite derrière s'appelle la Loi; elle possède pas mal d'immeubles, en France, où nul n'est censé l'ignorer. Heureux qui n'en franchit jamais le seuil. Passons. Arrêtons-nous plutôt quelques instants dans le square agréablement planté qui occupe le milieu de la place, d'où nous pouvons examiner le clocher de l'église des Cordeliers, dite Notre-Dame des Neiges; une cloche, sans doute trop grosse pour être suspendue à l'intérieur, était suspendue du dehors, au bout d'une charpente disposée pour; comment ces messieurs du clergé satisferont-ils à la maligne curiosité des enfants, qui s'étonneront d'apercevoir dans les airs, la semaine sainte où les cloches vont à Rome, cette cloche impie? Sans doute, il seront embarrassés, autant que pour me renseigner sur cette vierge dont s'enorgueillit *Notre-Dame des Neiges*, qui est une *Vierge Noire*, trapue comme un bouddha, véritable idole hindoue, qu'on dirait en charbon. D'où proviennent ces négresses, fréquentes dans le diocèse? J'ai interrogé quelques prêtres, feuilleté des livres: ces statues auraient été rapportées de la Terre-Sainte. Voilà la réponse générale.

La série des monuments aurillacois se complète par une *église Saint-Géraud*, naturellement, un *Hôtel de Ville*, un *Hôtel de la Préfecture*, un *Collège* à portail sculpté, et un lycée, et des casernes, et un hospice, et une Ecole normale supérieure primaire, construite sur l'emplacement du *Château de Saint-Etienne*, — plusieurs fois saccagé et restauré — dont la tour superbe qui subsistait dominant la ville a été conservée et utilisée dans le monument d'école, de sorte que, dix siècles après le fondateur de la savante abbaye, la science est donnée encore sur cette roche

précisément où auraient vécu les ancêtres de Géraud et lui-même...

Quand je disais qu'Aurillac ne possède que les monuments strictement nécessaires, j'omettais l'*Hôtel consulaire*, la *Chapelle d'Aureinques*, et les statues qui décorent ses places. Mais quoi ! l'*Hôtel consulaire*, tout clinquant neuf, après une réfection totale, encore qu'intelligente et respectueuse, a perdu ce charme de vétusté, à quoi s'arrête et se plaît le rêve du passant... Quelles haltes de pensée, devant le plus pauvre restant de vieilles pierres, survivantes échappées à la destruction des hommes, au désastre des âges, ces vieilles pierres fauves ou mordorées, qui semblent ruminer des choses, des choses, avec tant de joie au soleil, ou grelottent à la pluie, se renfrognent, comme des personnes... Certainement, elles respirent, elles palpitent... Certainement, elles sont hantées d'une âme profonde à qui les générations successives ont légué le mystère de leur fièvre et de leur passion, le secret de leurs joies, de leurs tristesses, de leurs espoirs, de leurs rancœurs ! Sans quoi ! comment expliquer sur nous l'attraction des ruines à travers lesquelles nous aimons errer, le cœur serré, devant les rides et les balafres de la matière, prétendue inerte, d'où se dégage une telle poésie de regret et d'irréparable... Un bloc couché dans les bruyères, parmi les genêts et les chardons d'octobre, sous un ciel brumeux d'automne, ah ! quel torrent de mélancolie cela déchaîne en nous ! Il suffit de quelque granit informe dans les brousses pour qu'à notre imagination ressuscite le fantôme des siècles révolus... Au contraire, quelle indifférence est la nôtre devant la pierre récente, si habilement taillée qu'elle soit ; même au marbre d'art, il faut la lente caresse des soleils, et les coups de l'hiver. Et comme on passe vite devant toutes ces reconstitutions. On

salue, on s'éloigne, pour courir s'abîmer en contemplation devant un pan de muraille, un lambeau de corniche tout lézardé, fendillé, effrité... Un peu ce que j'ai fait, pour cette maison des consuls, qui n'est plus la maison des consuls, mais un logis d'aujourd'hui, comme, avec de l'argent, je pourrais m'en procurer une copie...

Mais à n'importe quel prix, par exemple, je ne pourrais obtenir le double de cette humble *chapelle d'Aureinques* (sans doute restaurée plus d'une fois, mais pas d'ensemble), assez flétrie et rongée, enfin, pour que j'y sente planer l'ombre chère de celui à qui elle fut dédiée, et celle de l'inconsolable amante aux soins de qui elle est due.

C'est à l'extrémité de la ville, à l'endroit où un Guinot de Veyre succomba, la nuit du 4 au 5 août 1581, contre les remparts, assaillis par les huguenots, dans une maison où il fut surpris par l'incendie, en se battant. Son cadavre calciné ne fut reconnu qu'à une bague d'or qu'il avait reçue de sa fiancée. Elle, tout de suite, résolut de se retirer du monde, d'entrer au Buis, après avoir fait graver à l'église Saint-Géraud, au-dessus de l'hôtel des Veuves, un bras passé dans les courroies d'un bouclier, la main fermée laissant voir une bague au quatrième doigt... Touchante image, charmant simulacre, qu'il eût fallu précieusement conserver et qui a disparu!... En revanche, on a gardé, paraît-il, une trompette de cuivre, ramassée, après la victoire, dans les fossés, — par quelque ancêtre de nos âpres *ferrailleurs* d'aujourd'hui, sans doute...

Mais de causer *ferraille*, cela nous mène droit à la statue de Gerbert, — et nous traverserons la rue des Forgerons.

Mais, auparavant, que je vous dise qu'Aurillac,

réputée la patrie des chaudronniers, fut mieux que cela, du x^e au xvii^e et même xviii^e siècle : la patrie des orpailleurs : l'orpaillerie consistait à recueillir l'or que la Jordane roulait dans ses eaux. Une étymologie, controuvée, malheureusement, car elle est gracieuse, tirait Aurillac, d'Auri-lacus, lac d'or ! Cette industrie languit peu à peu et s'éteignit, les trop minces parcelles, qu'on extrairait encore, ne devant pas suffire à rémunérer le travail.

Et maintenant, cette fabuleuse Jordane, épuisée d'or, va tarir de son poisson, si l'on n'y met ordre, avec les « empoisonneurs de rivière » qui foisonnent sur ses bords, et sur toutes les rives des riches ruisseaux de la montagne ! Manque d'or, probablement, a périclité le travail des orfèvres, dont les boutiques bordaient la rue de ce nom. Quelle était jolie, cette « parure d'Auvergne », où figuraient ces croix délicieuses, que les filles d'aujourd'hui ne portent plus ; et je ne vois plus qu'à de vieilles vieilles femmes ces « tours du cou » qui faisaient je ne sais combien de fois le tour du cou, avant de s'agrafer sur la nuque par une large plaque d'or, bijoux amples et pesants, qui devenaient, un trésor de famille. L'or a disparu ; on se contente du toc et du doublé, à la portée de toutes les bourses.

C'en est fini aussi du cuivre, de ces chaudrons massifs, d'un usage séculaire, dont Aurillac avait la spécialité, de ces fontaines rouges, d'un modèle exquis, dont on rencontrait la pareille dans toutes les fermes. Les petites forges ne flamboient plus, les martinets ont cessé de résonner, derrière les portes basses et cintrées de l'étroite rue des Forgerons, où se pressaient chaudronniers, serruriers, couteliers : maintenant tout le monde est aux parapluies : Aurillac en fabrique des quantités, ne fabrique plus que cela...

C'est, après le commerce des fromages, l'industrie la plus florissante d'Aurillac.

A propos de l'éblouissant minerais dont la poudre était mêlée aux sables fins de la Jordane circulent vingt légendes dont la plus accréditée est celle qui fait couler cet or d'un miracle de Gerbert — devant la statue de qui nous sommes, et pourrions si longtemps méditer? Non pas la statue d'un homme — mais d'une époque, d'un grand espace de temps... Quelle figure que celle de ce pape Sylvestre II, qui commandait aux âmes, sous l'épouvante, à l'horrible date de l'an mil (999-1003). Quel cerveau complet que celui de ce moine, politique subtil et résolu, écrivain, musicien, savant, inventeur, mécanicien, algébriste, astronome, une des figures les plus lumineuses de son temps et de tous les temps. Quelle aventure que celle de ce petit pâtre de saint Simon, élevé dans l'abbaye de Saint-Géraud, vite remarqué de ses maîtres, bientôt écolâtre de l'archevêché de Reims, plus tard archevêque de Reims; ensuite de Ravenne, appelé chez les empereurs et les rois, voyageant jusqu'en Orient, intrigant, ardent, infatigable, soutenant des controverses, écrivant sur les mathématiques, la dialectique, la musique, laissant un traité sur la *Sphère*, des volumes de lettres, où éclate son encyclopédique intelligence, et pendant qu'il joue un rôle prépondérant dans les affaires, qu'il asseoit Hugues Capet sur le trône, inventant des horloges à balancier, des orgues à vapeur (*per vim aquæ callidæ*) et composant des harmonies sacrées! Quoi d'étrange à ce que le peuple lui ait attribué la puissance de créer de l'or, le miracle de la Jordane..

Pourtant, qu'est-ce qu'un miracle! qu'est-ce que la science, qu'est-ce que le génie de Gerbert, auprès de cette sublimité où son cœur atteignit si simplement lorsqu'il créa la fête des Trépassés, fixa cette date

nostalgique où, depuis, l'univers communie dans le regret des chers êtres, des amours, des amitiés, défunts, assigna le 2 novembre à cette échéance que tous les fidèles, et même ceux qui ont cessé de croire n'ont pas cessé d'acquitter, ponctuellement, envers les morts.

La statue de Gerbert, sculptée par David d'Angers, fondue en bronze, est érigée au bout d'une promenade, le *Gravier*, un rectangle de sol, nu et sec. Gerbert peut croire que ses concitoyens, en alignant cette promenade rigide, se sont souvenu de ses goûts pour la mathématique : c'est, sous son regard, comme un tableau tel que dans les écoles, comme un vaste tableau d'épure... Le spectacle est aride, mais préférable, après tout, à celui qui s'impose, si l'on fait volte-face, que l'on s'engage sur le *Cours d'Angoulême*.

Ici, la Jordane (avant de longer le *Gravier*, et ensuite de pénétrer dans le quartier des tanneurs), ici la Jordane reflète, lorsqu'elle n'est pas aux trois quarts desséchée par la canicule, le plus dégoûtant fouillis de masures sordides, délabrées, une rangée de masures aux balustrades de bois pourris où flottent des loques, des guenilles à sécher comme des drapeaux de misère et de saleté — le derrière de la rue du Buis — immonde — et aussidu plus inattendu, du plus pittoresque effet...

Mais, tout cela, dont nous venons de faire le tour en quelques pages, c'est l'Aurillac de tous les jours — dans un assoupissement d'où ne l'éveillent pas le sifflet des trains, le roulement des omnibus de la gare aux hôtels et les clairons des casernes — un Aurillac qui va changer d'aspect soudain. Voici que ses rues s'emplissent d'un tumulte inouï, que sur des placettes, où le seul bruit d'habitude est l'eau de la fon-

taine dans sa vasque de granit ou de serpentine grouille une multitude pressée; les hôtelleries regorgent de voyageurs les remises de chevaux, et des cabriolets, des jardinières, des tapissières, des véhicules de toutes sortes, arrivent sans cesse, détélant en plein air.

C'est *foire*, demain.

Dès ce soir, une vie intense afflue, va et vient de la place d'Aureiques au Pont-Rouge, du faubourg Saint-Etienne au faubourg des Carmes. De tous les trains, de toutes les diligences descendent les marchands, la sacoche gonflée, gonflant leur blouse. Et toute la nuit, sous les étoiles, ou, à l'obscur, des quatre points cardinaux, c'est la montagne qui dévale, toute sa richesse, ces troupeaux qui cheminent, que harcèlent les chiens, que poussent les pâtres et les bouviers. De bonne heure, le *Champ de foire* est envahi, et le *Cours d'Angoulême*, et le *Gravier*, et la place d'Aureiques, et toutes les placettes, et tous les recoins de toutes les rues... Au *Champ de foire*, le gros bétail, gloire d'Aubrac et de Salers; ailleurs, disséminés, des marchés de moindre importance, des porcs vautrés dans le ruisseau, des lots de moutons, collés, soudés les uns contre les autres, des ânes brayants, des chèvres inquiètes, des veaux ahuris; sur les bordures des trottoirs, les fermières, accroupies derrière leurs mannes de volaille; l'air retentissant des beuglements, des grognements des animaux, des appels, des jurons des gens, l'atmosphère chargée d'une chaude buée d'étable, d'une lourde odeur de suints et de bouses...

Cependant — avec toutes les ruses et les finesses des marchandages — les affaires se traitent: les auberges, les hôtels sont assiégés, on trinque, on boit, on débat des prix, on retrinque, on reboit, et, tope là, — il n'y a plus à y revenir, marché conclu, mieux

que sur le papier... Partout, les voix s'enflent, les têtes s'échauffent, sous les feutres à grands bords, les poings cognent sur les tables, les servantes hêlées par ceux-ci, retenues par ceux-là, dont les yeux s'allument, dont les mains se font hardies, ne savent à qui entendre. Partout, dans les salles, et dans la rue, une rumeur montante de paroles, de cris, de disputes, de batailles, de chansons, comme s'il fallait dépenser là toute la retenue des semaines de silence et de solitude. Les boutiques, aussi, sont bondées, où l'on fait provision, les filles, de quelque ruban, les garçons, d'une pipe ou d'un couteau. Enfin, sur le crépuscule, la foule diminue, gagne la gare des chemins de fer, les diligences, les voitures rattelées. Les fouets claquent, comme une fusillade. De nouveau, les routes sont encombrées de files de bêtes et de gens, les valets chassant leurs troupeaux rouges et jaunes; bientôt, il ne reste plus en vue que quelques couples de vieux et de vieilles, un cabas sous un bras, un parapluie sous l'autre, embarrassés, derrière un porc rebelle, un veau rechignant, qui refuse d'avancer, se couche...

Et la ville garde de cette animation d'un jour ce caractère qui lui est propre — l'indéfinissable de son atmosphère — un peu de la mélancolie d'un port, aux heures où la mer se retire.

Avec ses foires, ses marchés, Aurillac a ainsi ses flux et reflux, toute une vie, à larges flots, qui descend des sommets, la baigne et puis remonte...

JEAN AJALBERT.

POUR LA FOI

M. Emile Zola haranguait dernièrement la jeunesse française ; avec un grand succès, paraît-il, ce qui ne peut point surprendre, en égard à la haute autorité du chef de l'école naturaliste. Gageons pourtant que s'il eût jugé à propos de prononcer d'autres paroles, même contradictoires, elles auraient reçu un identique accueil. Faut-il donc considérer les applaudissements des étudiants comme une preuve d'adhésion enthousiaste aux idées de M. Zola ou simplement comme une marque de politesse envers un hôte illustre dont la seule présence commande le respect ? Il serait délicat de se prononcer. Comment, en effet, dégager les tendances réelles, les vraies convictions d'une génération dont l'esprit encore asservi à la férule des éducateurs les plus divers, témoigne journellement d'égales aptitudes pour toutes les idées, d'une louable passion pour toutes les formules philo-

sophiques et nourrit l'admiration la plus éclectique pour innombrables maîtres qui voulurent bien l'honorer de leurs leçons. Nous voici renseignés sur sa doctrine ; et le courage de M. Zola à promulguer des théories qui peuvent paraître un peu surannées à bon nombre d'esprits avancés nous en semble moins grand. Cette question se pose aussitôt : une profession de foi positiviste dans la bouche de l'auteur des *Rougon-Macquart*, encore qu'elle ne soit point pour nous étonner (et l'œuvre de M. Zola demeure la seule excuse de cet ardent plaidoyer *pro domo*) aurait-elle obtenu le même succès devant une réunion de la jeunesse littéraire ? Les doctrines qu'il vient de promulguer, hors de cette œuvre et comme du haut d'une chaire infailible, les doctrines avec lesquelles il prétend que nous pouvons atteindre le bonheur, correspondent-elles, oui ou non, avec celles des esprits nouveaux de la littérature et de l'art, en voie de s'affirmer ? Si oui, l'évolution de la pensée humaine aurait donc trouvé ses bornes dans le positivisme, seule panacée, refuge à toutes nos souffrances, à notre torture d'Au-delà, à notre perpétuelle inquiétude d'Infini ! Je doute qu'il en soit ainsi.

* * *

L'orientation de la jeunesse intellectuelle dont les idées commencent à s'imposer, apparaît toute différente au regard de l'observateur le plus ingénu, et M. Emile Zola s'est, je crois, singulièrement mépris sur la valeur de son but et ses moyens d'y atteindre. De la part d'un imaginaire de son envergure, cela surprend un peu. Ainsi, il nous accuse « de reculer devant la vérité » parce que notre conception de la vérité diffère de la sienne, et il en profite pour nous

reprocher d'avoir la foi. « On ne peut faire que des mythologies avec des religions mortes » s'écrie-t-il, comme si le sens de nos efforts lui échappait. Non, ce ne sont pas des cultes déchus que nous tentons de réédifier, mais une religion nouvelle au triomphe de laquelle nous nous sommes voués : la religion de la pitié humaine, de l'union universelle, la religion de l'individualisme avant tout, la religion du droit à la vie et au bonheur pour tous les êtres qui respirent. Ceci vaut mieux, n'est-ce pas, que toutes les mythologies ; et le *Manuel-Roret* d'hygiène morale et physique que nous propose M. Zola ne saurait nous satisfaire. Travaillez, dit-il, travaillez ! Et vous vous porterez bien, et vous marcherez droit, et vous serez heureux. Travaillez ! et vous aurez la paix du cœur, la paix de l'esprit, la tranquillité sûre de l'avenir. Travaillez à n'importe quoi, mais travaillez. Méfiez-vous de la chimère, par exemple. « On dit aux peuples de regarder en haut et de croire à une puissance supérieure, de s'exalter dans l'idéal. Non, non ! c'est là un langage qui parfois me semble impie. » Echappez aux dangers du rêve. Travaillez ! « Le travail, c'est ce qui nous sauve du rêve et de la chimère, et nous assure la santé. » Voilà toute la morale bourgeoise, dans le sens inférieur du mot, la morale de la platitude et de l'égoïsme, de l'indifférence sereine et du ventre plein, l'étouffement de tout élan, de toute générosité, de toute grandeur.

*
* *
*

Mais c'est à la Foi que M. Zola en veut le plus. « La Foi ne ressuscite pas, affirme-t-il » Notre erreur est justement de penser le contraire, de croire que la Foi seule est génératrice. Si elle ne ressuscite pas, elle

crée. Elle fit jaillir de terre les cathédrales du moyen âge où s'éternise l'âme des époques mortes et nous édifierons par elle les basiliques de l'avenir, le Mont-Salvat du Bonheur humain. Cette foi, c'est à la science que nous la devons, à cette même science qui tua la foi en vous. Partis du même point, nous aboutissons, nous à une terrasse dans les étoiles d'où nous vous regardons attardés, errants parmi l'ombre, en quête de l'étincelle conductrice. Oui, d'accord avec la science, nous avons le droit de croire qu'un jour sera où l'internationalisme ayant vaincu, la patrie humaine illimitée, nous emploierons les richesses vainement prodiguées aujourd'hui à la nécessaire défense du sol étroit que nous peuplons, nous emploierons ces richesses à créer le bien-être universel, le règne de la Paix et de la Justice. Le contentement facile d'une besogne quelconque accomplie au jour le jour dans le seul but de nous assurer du lendemain ne suffit pas à combler nos hautains désirs. Nous voulons autre chose que nous aurons un jour, pour l'avoir seulement voulu avec ardeur et désintéressement. Ce n'est pas pour rien, ce n'est pas pour gagner cette aisance matérielle que vous nous offrez, que nous avons abandonné le refuge de l'art pour l'art où nous pouvions, sans reproche, vivre dans l'orgueil satisfait d'être de purs artistes et rien que cela.

Du haut du balcon d'or où nous nous accoudions le soir, le cri des misères monta jusqu'à nous ; longtemps nous en avons étouffé la détresse à nos oreilles dans le rythme des belles phrases et des rares harmonies ; mais, un jour, un jour de lumière sainte, ce cri nous pénétra jusqu'au fond de l'être. Une pitié surhumaine nous envahit et nous descendîmes vers l'ombre douloureuse, ayant compris d'un coup la stérilité de nos efforts, l'inanité de notre tâche passée.

Notre œuvre désormais, nous la voulons féconde, mêlant ses larmes aux larmes des malheureux et leur élargissant la route de délivrance.

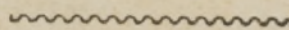
Sans doute, l'effort sera lent et pénible; il nous faudra vaincre toute une hérédité contraire, nous refaire des âmes et des esprits nouveaux, capables de toutes les abnégations. Mais si des pleurs de regrets peuvent nous mouiller les joues à l'heure de quitter le seuil de fraîche insouciance, de doux repos, d'extatique égoïsme, du moins nous sentons-nous armés de cette foi profonde que jamais le Verbe ne fut vaincu, parce que le Verbe est Dieu. Quelle révolution s'opéra sinon par l'idée? La parole des hommes sincères et croyants, combattant pour le triomphe de la plus divine des causes, contient virtuellement toutes les puissances; réellement, la Foi peut remuer les montagnes.

* * *

Voici, me semble-t-il, le courant d'idées où se laisse emporter la jeunesse littéraire, lasse des éclectismes vains et des puérilités esthétiques. Avais-je raison de dire que le manifeste de M. Emile Zola ne saurait la contenter? Sans doute, je vois des esprits graves à qui de telles tendances font dédaigneusement hausser les épaules et qui en sont à nous plaindre de nos illusions. Qui pourtant oserait nier que ce mouvement de foi dont je parle existe vraiment, se manifeste de plus en plus vivace, bientôt irrésistible? Que cette croisade pour l'Idéal, à la fin d'un siècle de science pure comme le nôtre, étonne et inquiète, cela s'explique vite par le souci qui anime les aînés à toujours contester, à moins d'une largeur de vue peu ordinaire, la légitimité des efforts nouveaux. Mais l'avenir seul

connaît la justice; et puis, qu'importent les hommes en dehors de l'Idée. Sachons avant tout qu'il n'est point d'idée féconde et juste qui ne porte en soi la force de son triomphe, et, courageux, tournons nos regards vers l'aube nouvelle, l'aube de délivrance et de joie, car il est vrai qu'hier comme demain, aujourd'hui comme toujours, le Verbe seul est créateur, le Verbe seul existe, le Verbe seul est Dieu !

GABRIEL MOUREY.



ENTRETIENS

SUR LE

Mouvement Poétique

IV

L'autre mois, M. François Coppée nous adressait dans *Le Journal*, une sorte de reproche collectif : « Chacun de ces poètes est doublé d'un critique » disait-il; ajoutant, peu obligeamment peut-être, que, si nos vers étaient « inintelligibles », notre prose était « fort claire ». Il ne tient qu'à nous de jeter aujourd'hui une lumière vive sur la cause première de ces causeries de critique, puisqu'elle seule, dans l'espèce, présente à l'œil pénétrant de M. Coppée quelque obscurité regrettable.

Quand nous abordâmes jadis — nous ne pouvons hé-

las ! dire naguère — « la carrière poétique », nous trouvâmes dans nos aînés d'implacables adversaires. A cela rien que de naturel, toutes choses bien considérées, et nous n'avions, somme toute, qu'à étayer nos prétentions d'œuvres victorieuses ; nous y travaillâmes, et nous y travaillons — justifiant, de notre mieux, notre droit au pain quotidien que nos aînés mangent sans remords.

Mais le livre ne va au public que par l'intermédiaire de la critique, et si nous rappelons que celle-ci nous apparut à cette heure sous la raison sociale, *Sarcey, Gilles et C^{ie}*, on accordera que nous usâmes d'intelligente perspicacité en entreprenant, comme les poètes du siècle de M. Brunetière, la critique raisonnée, sans pédantisme ni présomption, de notre esthétique et de ses réalisations.

On nous fera l'honneur d'admettre que nous jouons sans enthousiasme ce rôle d'intérinaire et qu'il nous tarde d'abandonner à la critique avisée, dont le macrobisme des obstrueteurs retarde seule la manifestation, une place que notre intrusion ne cherche qu'à « tenir chaude ». M. Coppée, au reste, finit par où il nous reproche d'avoir commencé, avec cette différence que l'on voit moins nettement la raison logique qui le pousse à des causeries avec le *Père coin de rue*, où l'esthétique intervient peu et où sa sensibilité même s'exprime moins bien, semble-t-il, que dans les *Intimités*.

* * *

M. Emile Verhaeren, par la qualité et par le nombre de ses ouvrages, par l'originalité de sa pensée et de sa facture, par la modeste assurance de sa vie esthétique, appartient à la haute élite des esprits contemporains ;

il est dans cette génération, que tant de talents énormes se perdent, l'un des quatre ou cinq « hommes représentatifs », et, dans la poésie française de nos jours, l'un des plus incontestables poètes.

Toute œuvre de sa plume est lue avec empressement par quiconque a droit au beau titre de lettré.

Il vient de publier *les Campagnes hallucinées* (1).

Au seuil, la Ville s'évoque ; une ville londonienne, immense, inapaisée, grouillante et tragique ; pieuvre monstrueuse, elle attire à elle, par cent tentacules éployées sur la plaine, l'Humanité !

Voici les routes qui mènent vers elle de la misère des plaines désolées où meurent les végétations nourricières, où le vent hurle l'insulte vaste de la stérilité.

Des voix s'en viennent avec des paroles de corruption ambiguë, éveillant le vice latent, les appétits engourdis.

La vieille superstition ancestrale renaît par les campagnes infécondes ; un vague sabbat propitiatoire a lieu pour apaiser Satan, vrai Dieu des sorts jetés.

Les fièvres pendent en miasmes lourds sur les campagnes. — Mais nous devrions citer :

De village en village, un vent moisi
Appose aux champs sa flétrissure...
Sous leurs torchis qui se lézardent
Les chaumières, là-bas, regardent,
Comme des bêtes qui ont peur...
La fièvre,

Elle est celle qui marche
Sournoisement, voûtée en arche,
Et personne n'entend son pas.
Si la poterne des fermes ne s'ouvre pas,
Si la fenêtre est close,
Elle pénètre, quand même, et se repose

1. Deman, édit., Bruxelles.

Sur la chaise des vieux que les ans ploient,
Dans les berceaux où les petits larmoient
Et quelquefois elle se couche
Aux lits profonds où l'on fait souche.

Le péché, l'immonde contamination des villes
s'étend :

... Les grand'routes charriaient toutes,
Infiniment comme des veines,
Le sang du mal parmi les plaines...

La mendicité guenilleuse erre :

... Et leurs bâtons sont les battants
Des cloches de misère
Qui sonnent à mort sur la terre...

La kermesse, que le calendrier ramène, intensifie
d'un contraste macabre ce tableau de désolation :

... Et quelques couples seuls qui se hasardent
Les gars braillards et les filles hagardes,
Alors qu'au cimetièrè, deux corbeaux
Sur des tombeaux
Regardent...

... On sent que les hameaux se boudent,
Qu'entre filles et gars d'amour
La pauvreté découd les alliances...
Avec colère, avec détresse, avec blasphème,
Mais, vers la fête,
Quand même,
L'orgue s'entête...

Oh ! cet orgue criant, injurieux, rageur, qui hurle
quand même son appel à la joie bestiale ! nous ne sa-
vons rien de plus parfait comme versification que les
strophes qui le disent.

La mort chevauche à travers plaine. Nos lecteurs
ont admiré le beau poème que nous eûmes l'honneur

de publier ; il gagne, s'il se peut, à être relu ici à sa place.

C'est la fin : les dernières hésitations sont vaincues, l'exode des campagnes vers la ville commence et s'achève :

Avec leur chat, avec leur chien,
Avec, pour vivre, quel moyen ?
S'en vont, le soir, par la grand'route,
Les gens d'ici, buveurs de pluie,
Lécheurs de vent, fumeurs de brume.
Les gens d'ici n'ont rien de rien,
Rien devers eux.
Que l'infini, ce soir, de la grand'route...
... par l'infini du soir sur la grand'route
Voici venir les ricochets des cloches,
Là-bas, au carrefour des bois :
C'est les madones des chapelles
Qui, pareilles à des oiseaux au loin perdus
Rappellent...

Et cette strophe clôt le poème :

A l'orient du pré, dans le sol rèche,
Sur le cadavre épars des vieux labours,
Domine là, pour à toujours,
Plaque de fer clair, latte de bois froid,
La bêche.

* * *

M. Verhaeren a écrit, quelque part, ces beaux vers introspectifs :

La mer ! la mer !
Elle est le rêve et le frisson
Dont j'ai senti pâlir mon front.
Elle est l'orgueil qui fit ma tête
Comme de fer, dans la tempête.
Ma peau, mes mains et mes cheveux
Sentent la mer,
Et sa couleur est dans mes yeux,

Et c'est la houle et le jasant
Qui sont les rythmes de mon sang (1).

Quelle comparaison plus propre à caractériser cette poésie mâle, tempétueuse, farouche et excessive — ou telles, encore, les fines lames d'accalmie, méticuleuses, tamisant le sable scintillant, contournant en grâces d'arabesques les algues alanguies ? Nul, depuis Hugo, n'eut, à l'égal de M. Verhaeren, la vision de l'immense, du vertigineux, de l'abysmal ; mais il a, aussi, le regard proche et probe de ses compatriotes des Flandres : la minutie détaillante s'harmonise dans son esprit aux facultés compréhensives les plus vastes. Et c'est d'une haute sensation d'art, vraiment que de suivre ces rythmes créés à travers l'imagerie brusque ou tendre de ce précieux livre.

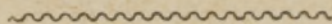
* * *

Nous n'avons nullement entrepris dans ces *Entretiens* une revue consciencieuse du mouvement de la Librairie Contemporaine qu'il nous serait souvent difficile de confondre avec le mouvement poétique ; nos correspondants auraient donc tort de nous accuser de « partialité oublieuse » et se méprendraient, du tout au tout, en nous comparant à M. Gille du *Figaro*. Quelque flatteuse que pût être pour nous cette méprise, nous devons à M. Gille de dissiper toute équivoque, en nous hâtant d'affirmer que nous « signalerons » en fin de nos causeries tout livre de vers dont l'auteur nous aura fait cadeau. Nous ajouterons, même, que, malgré l'exemple troublant de M. Anatole France, nous ne consentirons, sous aucun prétexte, à faciliter

1. *Au bord du quai*. Société Nouvelle. Mai 93.

pécuniairement notre existence par la vente de telles œuvres dédicacées. Dans ces conditions, nos ombreux correspondants ne pourront que nous « continuer leur estime » qui nous honore et que nous chercherons à mériter.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



Critique des Mœurs

« Le public éclairé » offrit récemment, lorsque fut représentée, au Vaudeville la *Fin d'Antonia*, de l'excellent poète Édouard Dujardin, une bien curieuse matière à l'expérience du psychologue. Ces dames en toilettes précieuses couronnant les rampes des loges, toute la basse-cour en habit de gala qui poussait des gloussements de dindes ahuries devant la beauté métaphysique des strophes dites par M^{lle} Mellot, me rappelèrent exactement l'attitude des voyous et des filles publiques sur le boulevard extérieur, au temps où les dandys arborèrent pour les premières fois les costumes collants et les jaquettes étroites. Se souvient-on de cette mode exquise dont se para la jeunesse, il y a quelque dix ans. Au lieu de paraître dans les rues, les jambes au large sous des sortes de couvertures cousues selon le snobisme de ces jours, un tailleur génial avait jugé meilleur de dénoncer les lignes du corps humain en y appliquant une étoffe stricte et moulante. Ce fut au cours de ce siècle, les seules années où l'homme fut à peu près vêtu en beauté.

Or jamais la joie des filles susdites et de leurs compagnons ne se montra plus intense. Dès qu'un éphèbe se hasardait hors des boulevards riches il excitait des quintes d'hilarité extraordinaires. Les femmes s'accroupissaient dans le ruisseau. Des larmes de joie leur coulaient sur le visage. Les voyous se tenaient le ventre à

deux mains et, par mille quolibets ou injures, surtout par l'énormité de leur rire, — propre de l'homme, — ils manifestaient en son entière hideur, leur haine du Beau.

Ce soir de juin, au Vaudeville, ce fut même joie ignoble et crapuleuse, l'étal d'une fatuité incommensurable de gens qui se répètent : « Je ne comprends pas, donc c'est nul. » Le magnifique orgueil ! Depuis 1789 ils disent la même chose de Dieu.

Jamais plus qu'en ce soir-là, l'égalité politique des citoyens ne me parut raisonnable. Ces Parisiens de l'élite intellectuelle raisonnèrent exactement comme la Terreur de Grenelle ou Margot-cœur-de-vache.



D'ailleurs la sensation de l'égalité des êtres s'impose à chaque heure.

Durant les troubles du quartier latin, je fus dîner naguère au restaurant Soufflet avec l'un de mes amis venu pour écrire sur l'émeute. A peine nous trouvâmes-nous installés dans cette redoute des étudiants, fleur de la nation, qu'un bon jeune homme se fit indiquer par le patron de l'établissement les journalistes et nous vint prier de vouloir bien constater que ce jour-là, à sept heures de relevée, les étudiants ne prenaient plus part à la révolution, que les « insurgés » n'étaient plus que des voyous, dont ils refusaient d'assumer le sort.

Par voyous ils désignaient de dures et mâles figures d'ouvriers descendus des faubourgs, la face et les mains encore noircies par la limaille de fer, la cote blanchie de plâtre. Courageusement pour venger la mort d'un petit bourgeois, ces *voyous* venaient dépaver la rue, et risquer le bagne.

Nous continuâmes mal notre indignation devant ce type des classes dirigeantes. Il n'était pas un voyou lui, parce qu'il portait, le pauvre, un chapeau haute forme de huit francs inondé par les pluies, bosselé par les vadrouilles, un col sale, et une jaquette verdie à la suite d'un trop long usage. Son visage boutonneux, abîmé par l'orde nourriture des gargotes et le mauvais air de son garni à trente-cinq francs semblait pour le moins aussi souffreteux que celui des prolétaires si dignement reniés par son ridicule orgueil. On devinait un pauvre garçon entretenu à grand'peine sur les lentes économies d'une famille provinciale. Il représentait l'Argent, le Capital, le Bourgeois, Rotschild, Herz, Ephrussi, Rouvier et Clémenceau, Constans et Carnot. Il n'avait pas affaire avec les *voyous* robustes d'ailleurs, couverts de bonnes chemises de flanelle, et solidement nourris par la cuisine des cabarets. Il ne voulait rien

savoir de ces « gens sans aveu » qui, trop oublieux du silence des étudiants au lendemain de Fourmies, passèrent cette nuit du mardi à gifler des flammes de leur revolvers les brutes des brigades centrales. Il était « un intellectuel » ce pauvre enfant incapable de répliquer à un seul argument d'anarchie théorique ; il était un intellectuel, un gentleman ; pas un voyou... Et le lendemain les journaux se hâtaient d'inscrire cette distinction admirable.

Or, si l'on tient à connaître les professions des manifestants, de ces voyous, avec qui ne se solidarise pas l'élite de la jeunesse, on obtient des listes pareilles à celle-ci coupée d'ailleurs dans une gazette acharnée à distinguer les *voyous* des nobles étudiants :

« Vingt-six personnes sont déférées au parquet à la suite des événements de lundi. Ce sont :

Henri Quentin, quarante-trois ans, emballer, rue d'Enghien ; Arrufat, docteur en médecine ; Gaillot, garçon de cuisine ; de Benskowski, interprète ; Salel, quarante-trois ans, cuisinier.

Hasffmann, boucher ; Granger, correcteur ; Bertrand, garçon de café ; Andrieux, employé à l'Assistance publique ; Pipaud, journalier, dix-huit ans.

Bernard Donsel, élève de l'École centrale des Arts et manufactures ; Henri Guitard, compositeur de musique ; Delamarre, interne en pharmacie à l'Hôtel-Dieu ; Level, étudiant en pharmacie ; Crinquant, employé d'assurances.

Boulangier représentant de commerce ; Chavanel, garçon marchand de vin ; Klugeshez, porteur aux Halles ; Wagener, épicier, quinze ans ; Hubert, garçon de restaurant ; Blanchard, étudiant en médecine ; Buvelot, marchand de vin.

Dubarry, rédacteur à l'*Intransigeant* ; Barrouet, mécanicien ; Golberg, cuisinier ; Leclerc, épicier.

Cinq personnes seulement appartenant aux écoles sur vingt-six. »

Ne semble-t-il pas que ces insurgés, les audacieux, représentent tout simplement le Peuple, le Peuple lui-même, artisans, travailleurs, écrivains, chimistes, docteurs, ouvriers, commerçants..., enfin le peuple de Paris dans sa plus entière intégrité. Sur cette liste les corps de métiers les plus divers ont, pour les représenter, des noms de braves gens, et ce bon étudiant, fils probable d'épicier ou d'employé d'assurances (ce qui ne le déshonore en rien), eût dû s'abstenir de mal nommer ceux qui le venaient défendre, encore que dénués de hautes-formes !! 4-8 !!, et de diplômes universitaires.

*
* *

Vraiment la stupidité des castes prétendues supérieures étonne. Et cette fameuse égalité que revendiquent les sentences des frontons officiels, finira par avoir son critérium dans l'identité des sottises humaines. A la représentation d'*Antonia*, les dames du balcon étaient bien les sœurs de ces misérables filles rendues malades de rire par la beauté d'un costume inhabituel.

Mais sur celles-ci, celles-là l'emportaient en impéritie mentale. Instruites et averties par l'éducation, elles n'avaient pas l'excuse d'ignorance.

En vérité faut-il avoir l'âme humble d'une pauvre fille vendeuse de bonheur, pour ne pas affirmer une prudente admiration devant des strophes aussiparfaitement heureuses que celles-ci prises dans la tragédie d'Édouard Dujardin.

Quelquefois au hameau
Je descends, où sont des réjouissances et le repos ;
Je me rencontre à mes frères, à mes sœurs,
Et puis, chacun nous repartons vers les hauteurs.
On dit que loin des solitudes où nous sommes
Il est de grandes foules d'hommes,
Des amas de pierres et de marbres,
Des floraisons merveilleuses d'arbres,
Des femmes blanches comme l'aurore
Et toutes parées d'or
Et mises
Tout de même que les saintes des églises...

.....
..... Je suis née au sein des villes,
Et, comme mes yeux juvéniles
S'ent'rouvraient aux douceurs du matin,
Sur mon chemin
J'ai vu
L'élus ;
Et nous avons tenté cet absolu
D'être à deux
Et d'être dieux,
Tous les deux
D'être chacun pour nous des dieux

J'ai suivi des sentiers de roses,
Je traversai les plus belles métépsychoses,
Je fus la fiancée et fus la femme,
Et nulle des joies qui dans l'univers clament
Et nulle de leurs souffrances et nul de leurs dictames
N'est étranger à mon âme de femme.
O cours des joies et des douleurs !
Cours divin des enthousiasmes sublimes et des erreurs !
Car je suis la femme éternelle
Et mon errance fut l'errance originelle.
Mon amour
Vogua comme une nef en l'océan des jours
Dans le mirage d'un impossible port.

.....

.... Les fards, les fleurs
Sur mon front ont fondu leurs couleurs ;
Une beauté suprême
Est née à mon visage blême
Du flot des ors, des roses et des gemmes ;
Mes doigts étaient sertis
De pierreries ;
Les satins, les velours
Ceignaient mes pas de majestés sans recours ;
Mes yeux
Eurent la profondeur des cieux ;
Et de leurs mains soumises et amies
Les féériques Floramyès
Tissaient en moi des alliciances infinies.
Ors, fards, fleurs, artifices,
Charmes factices,
Splendeurs triomphatrices !
Ma chevelure était blonde, mes joues pâles
Mon sourire était fantômal,
Ma voix merveilleuse et fatale
Et mon âme royale.
Les humains
Prosternaient leurs désirs et leur orgueil devant mes mains ;
A celui-là
Que meurtrissait la hantise d'une image perdue là-bas
J'offrais cette hantise et cette image et j'étais celle-là...

.....

Et je n'ai pu m'enfuir
En l'avenir
De rêver loin du monde et du désir ;
J'ai connu
Que ma destinée était d'errer sans but
Parmi l'inobtenu.
Et la vie renaîtrait,
Le jour me reprendrait,
Je me réveillerais,
Tout ce qui m'a trahi,
Tout ce que j'ai maudit,
La vie,
La course sans merci,
L'errance sans fin et sans achèvement,
Tout aurait son recommencement ?
Non ! plus de la terre ! plus du monde ! plus des cieux !
J'ai voulu mourir, hommes, et je veux
Mourir... oh ! laissez-moi !
Rien ne peut plus rien en moi.

On pense à une magnifique épreuve encore intentée et qui confondrait, une fois pour toutes, la navrante fatuité des hautes castes de Paris. Il suffirait de prendre un auteur sur l'excellence duquel tout le monde qui s'affirme intellectuel s'accorde aujourd'hui : Wagner, par exemple ; et de jouer *Parsifal* avec, pour nom d'auteur Louis Durand. Le public des premières, qui applaudit la *Walkyrie* et *Tristan*, et *Lohengrin*, sachant la marque de création, sifflerait sans doute à outrance, en haussant les épaules. Le lendemain on révélerait le subterfuge.

Quelques expériences de ce genre détruiraient peut-être l'incommensurable confiance des snobs en leur vanité.

* * *

Ce n'est pas que les penseurs ne s'efforcent de diminuer cette fatuité des dirigeants par le livre et par l'article. En ces années il se livre un assaut formidable contre les « Muffles » ainsi que les appelle le verveux satiriste Laurent Tailhade.

Les étudiants architectes qui auront eu entre les mains la parfaite étude de M. Frantz-Jourdain, *l'Atelier Chantorel*, prendront peut-être quelque défiance de leurs qualités et de leur talent concédés sur peau d'âne.

Les mondains qui parcourront le livre du jésuite espagnol,

Bagatelles (Péquences), traduit par M. Vergnol, pourront se mirer à leur aise dans ces personnages brillants, vicieux et niais de la société madrilène. Le Saint-Simon qui décrit ces grands seigneurs ne manque ni de finesse, ni de vision, ni de vérité. Le livre est équitable. Les hautes classes pourront y lire des motifs certains de se mépriser utilement.

Que les sages familles enorgueillies d'une vertu vantée par le sénateur Béranger écoutent dialoguer les *Ingénues de Paris* selon les propos que nota l'ironiste Aurélien Scholl, et elles se convaincront que leurs petites filles, édifiées par les amies de couvent ou les servantes instruiraient plutôt les modèles du bal dès Quat'z'Arts sur les trente-deux manières de s'épouser. Qui n'entendit pas de ces confidences si prestement résumées, par l'expert manieur d'esprit en ces deux répliques :

— Tu te maries?... Tu mettras des fleurs d'oranger?

— Il met bien une cravate blanche.



Si lente que soit l'évolution des âmes et du goût; les erreurs acquises faiblissent. La confiance des maîtres actuels en leur droit est déjà morte; ils ne se fient plus qu'à leur force. M. Constans, cyniquement confesseur de ses méfaits, et s'imposant malgré tout au peuple, symbolise en soi l'âme contemporaine.

L'affaire panamique démontrait récemment : le vol n'est punissable qu'au dessous d'un certain minimum d'argent dérobé.

On le déclare, on rit aux gens qui s'étonnent, on plaisante leur si longue naïveté, parce qu'au bout de tout, derrière le Palais Bourbon il y a les régiments de cuirassiers, notre noble armée gloire de la France et l'avant-garde sûre des brigades centrales.

La Société mourante, comme dit l'anarchiste Jean Grave, prolonge son agonie en se nourrissant de la lutte des individus.

Quand certaines castes auront commencé à reconnaître le néant de leur suprématie intellectuelle et morale, les classes se fondront, et l'ère de Bonté sera proche.

PAUL ADAM.

Le Gérant : L. BERNARD.

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.

INFORMATIONS ARTISTIQUES DE LA QUINZAINE

Dans le courant du mois s'ouvrira chez Le Barc de Boutteville, 47, rue Le Peletier, une Exposition dite des *Ecrivains du prochain siècle*, un succédané utile à l'Exposition de la rue de Sèze.

L'exposition Le Barc contiendra aussi des portraits de peintres, sculpteurs, musiciens et artistes dramatiques.

On promet pour le mois d'octobre l'ouverture de l'Exposition des œuvres de *Constantin Guys*, qui, on s'en souvient, devait avoir lieu au mois de mai dernier.

La vente des dessins de *J. L. Forain*, faite en juin chez Georges Petit, a produit 26.995 francs.

Les enchères les plus élevées ont été atteintes par les numéros suivants :

64. — Nous avons eu tort d'ôter nos bottines ! Y a pas d'tire-boutons... 350 fr.

36. — Non, Monsieur le Comte, faut rentrer prendre votre bismuth : 380 fr.

114. — Y a, y a qu'il faut qu'tu r'montes au sixième ; ma femme revient demain avec les enfants ! : 380 fr.

39. — On me l'disait hier encore : Sans votre « boulet », vous seriez à la Comédie Française : 400 fr.

86. — Puisqu'on vous dit que vos chaussures sont montées : 410 fr.

L'inauguration du monument élevé à *Théodule Ribot* vient d'avoir lieu dans sa ville natale, à Breteuil.

Ce monument se compose d'un piédestal en pierre blanche, surmonté d'un buste en bronze, œuvre de *M. Décorchemont*.

La Comédie-Française vient de remporter à Londres la veste la plus longue qui fut jamais taillée. Pour comble d'infortune, nous apprend le *Journal des Débats*, le premier jour où l'on a annoncé *la Joie fait peur*, en avait sans doute négligé de corriger les épreuves de l'affiche, si bien que, pendant vingt-quatre heures, les murs de Londres furent couverts de papiers multicolores, lesquels annonçaient au monde étonné que la Comédie-Française jouerait le soir : *la Joie fait puer* !!

Voilà bien des émotions !

ALLO !

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE

PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix	Dragon.
Ajaccio	De Peretti.
Amiens	Courtin-Hecquet.
Angers	Lacheze et Cie.
Besançon	Jaquard.
Bordeaux	Bourlange.
—	Dauche.
—	Duthu.
Boulogne-s.-Mer	Chiraux.
Bourg	Montbaron.
Bourges	Renaud.
Brest	Robert.
Caen	Brulfert.
Châlons-s.-Marne	Weill.
Chambéry	Baujat.
Cherbourg	Marquerie.
Clermont-Ferrand .	Ribon-Collay.
Dijon	Armand.
Saint-Etienne . . .	Chevalier.
Fontainebleau . . .	Desprez.
Grenoble	Baratier.
Le Havre	Bourdignon.
—	Dombu.
Lille	Tallanlier.

Lyon	Bernoux et Cummin.
—	Veuve Cantal.
—	Dizain et Richard.
Marseille	Aubertin.
—	Carbannelle.
Montauban	Bian.
Montpellier	Coulet.
Nancy	Grosjean-Maupin.
Nantes	Vier.
Nice	Visconti.
Nîmes	Catelan.
—	Morin-Fesselier.
Orléans	Herlison.
Poitiers	Druinaud.
Saint-Quentin . . .	Triquenaux-Devienne
Reims	Michaud.
Rouen	Lestringant.
—	Schneider.
Saumur	Milon.
Toulon	Rumèbe
Toulouse	Miles Brun.
Tours	Peric it.
Versailles	Flammarion.

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg	Treuttel et Wurtz.
Berlin	Ascher et Cie.
Leipzig	Brockhaus.
Munich	Ackermann.
Stuttgard	Witzwer.

ANGLETERRE

Londres	Hachette.
-------------------	-----------

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne	Brockhaus.
Buda-Pesth	Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles	P. Lacomblez.
—	Lebègue et Cie.
—	Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire	Barbier.
--------------------	----------

ESPAGNE

Barcelone	Piaget.
Madrid	Romo et Fussel.

ITALIE

Rome	Bocca.
Milan	Treves frères.
Turin	Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne	Fereira.
--------------------	----------

SUÈDE

Stockholm	Loostroom.
---------------------	------------

SUISSE

Bâle	Georg.
Berne	Nedegger.
Genève	Burckhardt.
—	Hegimann.
Lausanne	Duvoisin.
Zurich	Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople . . .	Biberdjian.
----------------------	-------------